

Les voyages de Solène

Je n'ai pas vraiment souvenir du jour où mes parents m'ont expliqué que nous ne pourrions jamais partir en vacances, que ce soit vers des contrées lointaines, exotiques, ou des lieux plus proches, plus ordinaires, à l'instar de la petite station balnéaire sans prétention qui se situe à une soixantaine de kilomètres de chez nous.

J'étais trop jeune, à l'époque, pour mesurer l'impact d'une telle restriction géographique, et surtout trop indifférente à ce genre de chose, moi qui ne connaissais rien d'autre que ma chambre, ma maison et le petit bout de jardin fleuri que ma mère entretenait avec le même amour dévoué qu'elle me portait.

Je devais avoir quatre ans.

Aujourd'hui, j'en ai dix de plus et cela fait bien longtemps que j'ai saisi l'importance de ce que je préfère appeler « impossibilité pratique de voyager » plutôt que « sacrifice parental méritoire ».

Ce qui me reconforte, c'est que je sais qu'une fois que je serai partie de la maison, mes parents, qui ont fait preuve jusqu'à ce jour d'une abnégation touchante, quasi héroïque, à mon égard, pourront de nouveau envisager de s'éloigner de chez eux autrement que pour aller faire des courses ou travailler.

Est-ce que je les envie par anticipation ? Oui, je l'avoue, mais cette envie n'a rien de malsain, et ne ressemble nullement à un quelconque sentiment de convoitise à la pensée du bonheur qui les attend. Je suis juste heureuse de savoir qu'ils seront enfin libres de parcourir le monde quand bon leur semblera. Et ils le feront, je le sais, car ils savent à quel point c'est important pour moi. Je voyagerai avec eux par procuration, voilà tout, ce qui n'a rien d'une ineptie quand on me connaît.

On me dit mûre pour mon âge, trop même. Ma foi, je prends cela comme un compliment, mais une chose est sûre, n'en déplaise à Montaigne, ce ne sont pas les voyages qui ont formé ma jeunesse ! Non, moi, je n'ai vraiment pas eu besoin d'aller bien loin pour ouvrir mon esprit et forger ma personnalité.

Il faut dire aussi que la majorité des personnes avec qui j'ai l'occasion de confronter mes idées sur le monde sont des adultes épanouis, expérimentés, voire matures, s'agissant de mes grands-parents. Non pas que je n'aille pas au collège, seulement, dans ma classe, rares sont ceux qui souhaitent échanger avec moi. Mes camarades préfèrent en général me regarder comme une bête curieuse, ce qui, j'imagine, est beaucoup plus amusant que mes

réparties vives et piquantes. Je ne leur en veux pas, je sais combien la différence peut être un obstacle considérable pour certains, insurmontable pour d'autres.

Pourtant, c'est cette différence qui fait de moi ce que je suis. Une adolescente spéciale, à la fois forte et fragile, sensible et endurcie, heureuse et malheureuse à mes heures.

Je sais que c'est là le lot de tous les jeunes de mon âge et que le fait de m'affirmer plus singulière qu'une autre peut sembler prétentieux. Mais il n'en est rien. Il n'y a aucune vanité de ma part. C'est juste que ces équilibres apparents sont chez moi épuisants à maintenir, car trop instables. Il suffit en effet que je relâche ma vigilance une seule seconde pour qu'ils se rompent en un laps de temps aussi court.

Ceci étant, je ne suis pas à plaindre. J'ai un très bon ami, Mathias, qui vient me tenir compagnie lorsque je me sens seule. Chaque fois que je l'appelle, il me rejoint, dévoué et toujours souriant.

C'est souvent le soir que l'on se retrouve, lui et moi, lorsque le soleil s'est enfin couché, que la lune illumine la voûte céleste de sa lumière argentée inoffensive, et que les étoiles scintillent comme autant de petits diamants éternels au-dessus de ma tête.

Assise dans le rocking-chair de maman, emmitouflée dans le joli plaid en crochet qu'elle a confectionné spécialement pour moi, je me sens alors légère, libre et presque normale. Plus rien ne pèse sur mes épaules, plus rien ne m'empêche de sentir le vent frais sur mon visage constellé de tâches, plus rien ne m'interdit de rêver à l'impossible.

Je ne ferme jamais les yeux. Observer le ciel sans filtre est un bonheur divin, même s'il est d'un noir d'encre et que pas un nuage ne le traverse. Son uniformité charbonneuse est aussi plaisante à voir que lorsqu'il est parsemé de milliards de têtes d'épingle papillotantes.

Avec Mathias, qui se place toujours à mes côtés comme une ombre nocturne protectrice, j'entame alors un long périple imaginaire vers des lieux insolites et enchanteurs où je ne mettrai peut-être jamais les pieds, alors même qu'ils sont à ma portée, mais qui m'aident à donner corps à mes pensées les plus folles.

Cependant, avant de m'envoler pour une destination inconnue, toujours fantastique, je répète dans ma tête chaque geste que je dois accomplir au préalable pour que mon voyage se déroule au mieux. Je ne veux surtout rien oublier.

D'un pas leste et silencieux, je m'imagine alors monter à l'étage et je me positionne sous la trappe d'accès au grenier. Je saisis la tige en métal fixée sur le mur puis je glisse son extrémité crochetée dans l'anneau qui pendouille du plafond. Une fois cette tâche accomplie, je tire et décoince l'échelle qui va me permettre d'accéder aux combles. C'est là qu'ont été

remisées les valises de mes parents lorsqu'il est devenu évident que voyager « *pour de vrai* » me mettrait en danger.

Je me saisis de la plus petite, la plus légère. Elle est rouge, en tissu, avec tout un tas de poches très pratiques à l'extérieur. Je n'ai jamais besoin de la nettoyer car je ne laisse pas à la poussière le temps de se déposer dessus entre deux de mes « voyages ».

Ensuite, armée de ce sublime bagage écarlate, je redescends dans ma chambre où la fenêtre, habituellement fermée, est là grande ouverte, masquant à ma vue les nombreux stickers colorés que j'y ai apposé lorsque j'étais petite, pensant ainsi renforcer l'efficacité du filtre coûteux mis en place par mes parents angoissés.

Je dépose la valise sur mon lit et je commence à la remplir.

Des tee-shirts, des shorts, des maillots de bain, une paire de tongs. Tout ce que je ne possède pas.

Je fais chaque fois l'impasse sur le chapeau, la crème solaire, les lunettes de soleil alors même que je me prépare à m'envoler pour un pays chaud et ensoleillé.

Je délaisse bien évidemment mes gants, mes pantalons, mes pulls, ma veste en jean, tout ce qui pourrait me tenir chaud et m'empêcher d'apprécier ce voyage extraordinaire.

Mais avant de refermer mon sac, mon regard se tourne toujours malgré moi vers ma table de chevet où repose mon dosimètre, puis vers ma chaise de bureau, où mon casque de cosmonaute attend sagement que je l'enfile avant de sortir.

Par réflexe, mes mains se tendent vers ces objets essentiels à ma survie, mais alors je me rappelle que là où je vais, je ne crains rien. Je ne vais pas voyager, je *rêve* que je vais voyager. Rien de mal ne peut donc m'arriver.

Mes rêves de croisière dans le Pacifique, d'excursions dans le désert de Namibie, de randonnées sur les flancs du Machu Picchu, de farniente sur le sable blanc de Polynésie ne me tueront pas, eux.

Avec une patience infinie, Mathias m'écoute lui raconter mes préparatifs minutieux puis s'éloigne d'un pas tranquille, un éternel sourire sur les lèvres, pour rejoindre le bas de la rue où un taxi m'attend, garé le long du trottoir. Ensuite, il me regarde approcher, mon bras dénudé alourdi par ma valise de vêtements légers, mon visage dépourvu de toute protection lunaire.

Sans un mot, il me fait signe de me hâter puis, d'un geste galant, un peu vieillot, qui m'arrache chaque fois un sourire moqueur, il m'ouvre la portière derrière laquelle s'exhalent déjà les senteurs enivrantes d'un ailleurs fabuleux. Je monte à l'intérieur, mes lèvres pâles étirées d'une oreille à l'autre, témoins d'une joie enfantine débordante.

Avant que la voiture ne démarre, je tourne lentement la tête vers mon meilleur ami, et lui envoie un baiser affectueux à travers la vitre baissée. Je sais qu'il sera encore là à mon retour, prêt à répéter avec moi les mêmes gestes pour préparer mon prochain rêve de voyage.

Puis l'image de Mathias s'évapore, le taxi démarre, et l'aéroport se profile.

Je suis dans un rêve magnifique, récurrent, ma valise rouge à la main, mon corps légèrement vêtu libéré de ses entraves photo protectrices.

Je m'assieds à ma place, toujours la même, près du hublot et j'attache ma ceinture.

Dans une poussée verticale qui me fait frissonner de la tête aux pieds, l'avion s'élance à toute vitesse sur le tarmac brûlant, puis décolle comme une fusée lunaire.

Je regarde dehors, le nez collé au hublot, sans craindre que les rayons du soleil ne m'abîment davantage. Je me laisse porter, impatiente de découvrir le beau pays qui m'attend de l'autre côté de l'océan.

Je m'appelle Solène, je suis une enfant de la lune, et je voyage partout dans le monde.

(1519 mots)